

Éléphants vs Espions

Alexandre Huot

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Une autre aventure extraordinaire du célèbre

« GUY VERCHÈRES »

Telle que racontée par son cousin : Paul Verchères

• • •

Un soir, nous avions dû nous cacher.

Quand je dis cacher, je ne veux pas signifier que nous étions dans un taudis ou dans quelque maison de pension borgne.

Nous étions au Ritz Carleton, dans une suite de trois pièces.

Guy aime toujours ses aises et tient à voir du monde autour de lui.

Il m'a déjà expliqué pourquoi d'ailleurs.

D'après lui on se dissimule toujours plus facilement dans une foule que dans une pièce retirée.

Parmi les gens élégants comme ceux qui fréquentent cet hôtel fashionable de Montréal, il se sent à son aise et prétend que la police n'ose pas se joindre à eux.

— Ils seraient trop gênés, dit-il.

Je ne suis que son parent et ami. Naturellement je suis bien loin d'avoir le dixième de son talent.

Aussi quand il affirme quelque chose, je suis habitué à le croire.

Qui d'ailleurs pourrait lui tenir tête ?

Avant de s'engager dans la grande aventure de la Vie, n'a-t-il pas fait des études légales complètes, n'a-t-il pas voyagé pendant quelques années autour du monde ?

Et encore aujourd'hui, il lit et cherche par tous les moyens possibles de s'instruire.

Quand il s'agit d'étudier les gens surtout, il a un flair particulier qui vient s'ajouter à son talent.

Comme il a eu beaucoup de rapports avec la police, il s'est appliqué à la connaître.

Il a donc l'habitude de dire que lorsqu'un père a quelques moyens et ne réussit pas à faire quoi que ce soit de son fils, il va voir son échevin pour le faire entrer dans la police.

Quant à moi, je trouve que les pères ont bien raison, car on réussit bien dans la police.

La plupart de ses membres ont de belles voitures et deviennent propriétaires plus vite que dans n'importe quelle autre carrière.

Je ne peux pas dire que Guy n'aime pas les policiers, mais je sais qu'il ne tient pas à les fréquenter.

Il trouve que leurs manières ne sont pas toujours correctes et il en profite chaque fois pour me le faire remarquer quand nous

sommes accostés à un coin de rue, au sujet d'un « arrêt » ou de vitesse.

Quand nous entendons le traditionnel : Fais pas le frais toi, avec ta belle machine ! ou encore : « Tu pourrais pas aller plus vite ? » et combien de belles expressions du genre.

D'ailleurs tous les propriétaires d'autos à Montréal connaissent le répertoire.

Guy a des sentiments délicats et il ne peut donc que fréquenter des gens biens, comme il répète souvent.

C'est donc que lorsqu'il est forcé de se reposer — vous savez ce que cela veut dire ? Quand il est forcé de rendre sa présence la plus effacée possible — il retient donc une suite dans le meilleur hôtel de l'endroit où il se trouve et s'il n'y en a pas d'assez bon, il s'arrange, même lorsqu'il y a du danger à voyager, pour changer de ville.

Là il occupe ses loisirs à lire, faire de la musique ou préparer une nouvelle expédition.

***

Je viens de faire une longue disgression, tout au début de mon récit, mais je m'excuse et reviens à notre conversation de ce soir-là.

Il était donc en robe de chambre, installé dans un fauteuil confortable, la bouteille de Rye sur un guéridon, près de lui, lorsqu'il leva les yeux du journal qu'il lisait pour me demander :

— Aimes-tu cela ici, Paul ?

— L'hôtel ? Tu veux dire ?

— Oui ! Trouves-tu que c'est confortable assez pour toi ? As-tu quelque raison de te plaindre ?

Comme nous étions très bien installés et mangions encore mieux, je savais qu'il y avait quelque chose d'étranger sous ces questions.

Je répondis donc que j'étais très satisfait, que j'aimerais à y passer ma vie, à écrire ses aventures ou toute autre chose du genre.

— Tu es le type pas mal sédentaire, toi, continua-t-il.

— Peut-être, mais avec toi c'est difficile de garder des habitudes sédentaires. Une journée nous sommes ici. Demain peut-être nous prendrons l'avion pour New-York ou volerons à Vancouver pour traverser en Chine.

— C'est justement la raison pour laquelle tu aimes la tranquillité. Si tu étais toujours au coin du feu, tu te lasserais vite. C'est surtout quand on est privé d'une chose qu'on l'aime le plus…

— Veux-tu me parler d'une de tes conquêtes en Algérie ou en Australie ?

— Non, c'est de toi que je parle dans le moment. Tu dois t'en rendre compte.

— Je sais que tu prends grand soin de moi et de l'organisation de ma vie…

— Est-ce un reproche ?

— Écoute, mon vieux. Tu sais bien que j'adore vivre avec toi, participer à tes aventures et surtout t'assister dans la mesure de mes faibles capacités.

— Bon ! Bon ! Assez sur le sujet. Tu es un bon camarade et si je ne t'avais pas, je ne sais réellement ce que je ferais.

— Mais ce n'était certainement pas pour me faire des compliments que tu as entamé le sujet. Il y a quelque chose là-dessous… ?

Il me regarda en souriant, à travers la fumée de sa cigarette, et laissa tomber :

— Peut-être

— Alors raconte-moi. Tu sais bien que je brûle d'activité, quoique je sois un adepte du « farniente. »

— Et ça te surprend ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu viens de m'exprimer la plus belle contradiction…

— Oui, c'est vrai.

— Eh bien ! que veux-tu ? C'est la nature humaine. La contradiction fait partie de notre essence.

— Je te le concède, mais je t'avoue que je suis très curieux.

— C'est vrai, j'oubliais.

— De quoi s'agit-il donc pour nous ?

— Dans le moment, c'est ton repos et ta tranquillité que j'ai en vue.

— Tu n'as toujours bien pas envie de me dire que tu partirais seul pour une expédition intéressante… ?

— Ce n'est pas exactement cela…

— Explique au plus vite. Tu m'as assez fait languir déjà.

— Je t'ai posé une question tout à l'heure à laquelle tu ne m'as pas répondu : je voudrais savoir si tu es confortable et si tu aimes la vie ici.

— Oui et puis ?

— Je vais donc te laisser passer quelques mois dans l'hôtel et moi je vais aller faire un tour…

— Ah ! c'est donc cela ! Tu veux me laisser et réussir seul une merveille de soustraction du surplus de richesses d'un millionnaire peu scrupuleux ? Ce n'est pas honnête de ta part ça ! Tu me triches. Tu vas prendre tout le plaisir pour toi-même et tu vas me laisser moisir ici, en pantoufles ?

— Voyons ! Voyons ! Ne t'emballe pas ainsi.

— Il y a pourtant de quoi.

— Tu sais bien que si je courais quelque aventure nouvelle, je t'emmènerais. J'aurais besoin de toi…

Je comprenais maintenant qu'il avait tout combiné une affaire et qu'il ne voulait pas m'emmener.

C'était pour cela qu'il cherchait à me faire avancer des choses sur lesquelles il appuierait ses arguments ensuite.

Il cherchait également à flatter mon amour-propre, car il savait que c'était le meilleur moyen de gagner son point.

Il m'avait déjà expliqué à maintes reprises qu'on obtient par la douceur infiniment plus qu'avec la force.

Et c'était un de ses principes les plus formels.

Jamais en effet de mémoire d'homme, et Guy n'est pas vieux, quelqu'un a pu dire qu'il s'était servi de la violence envers les gens de qui il tirait ses moyens d'existence.

Après avoir fait une grimace de déception et avoir réfléchi pendant quelques instants à l'inutilité de discuter avec lui, je demandai :

— Si tu ne pars pas sur une affaire nouvelle, qu'as-tu l'intention de faire ?

Àson sourire, je compris qu'il était satisfait de son préambule et qu'il allait maintenant m'expliquer ce dont il s'agissait.

Il dit donc :

— Moi, j'aime les animaux...

— En voilà une histoire ! Je me demande maintenant où tu veux en venir.

— Tu te souviens que nous avions passé quelques mois une fois, dans la jungle sud-africaine, à pourchasser des bêtes sauvages pour le compte d'un pourvoyeur de cirques et des jardins zoologiques ?

— Je m'en souviens très bien, mais je ne vois pas le rapport avec le début de notre conversation…

— Il y en a pourtant un…

— Ne me dis pas que tu as envie de faire la chasse en Afrique ? Nous sommes en guerre actuellement, si tu l'as oublié, et tu ne pourrais prendre le bateau pour le Congo Belge, comme tu montes dans un tramway de Montréal.

— Qui te parle aussi de partir pour le Congo ?

Je commençais réellement à m'impatienter.

Il a toujours eu le don de le faire, surtout lorsqu'il veut en arriver à la conclusion :

— Eh bien ! vas-y n'importe où et ne me fais pas parler pour rien.

Je venais justement de dire quelque chose de semblable, lorsqu'il continua :

— Tu as réellement besoin de repos. Il faut que tu passes quelque temps ici à calmer tes nerfs.

— Mes nerfs seraient excellents, si tu ne les alimentais pas de tes conversations énigmatiques.

— Je vais directement au but alors.

— C'est aussi bien.

— Connais-tu le cirque B & B ?

— Naturellement. J'en ai déjà entendu parler. Tiens, je comprends maintenant. Tu voudrais aller voir une représentation de

cirque… ? Fais bien attention aux singes…

— Qu'ont-ils de dangereux ?

— On ne sait jamais avec eux…

Je pensais avoir fait une belle farce et me demandais comment il allait en sortir.

Mais il faut connaître Guy Verchères.

Placidement il expliqua :

— Tu viens justement de donner la raison pour laquelle il m'est impossible de risquer ta présence à mes côtés.

J'étais pris et il ne me restait qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— Très bien ! Je reste à l'hôtel, pendant que tu vas t'amuser avec les animaux. Chacun ses goûts d'ailleurs. Ne sois pas inquiet de moi pendant ton absence : il y a tellement de jolies femmes par ici, que je ne m'ennuierai pas.

— Nous sommes donc d'accord maintenant. Tu vas t'amuser avec les femmes et moi, je vais aller vivre avec des éléphants.

— Tu t'attaques aux gros animaux ?

— C'est en partant du principe que les grosses bêtes ne mangent pas les petites…

— Sois quand même prudent, car on les dit très intelligents et s'ils se mettaient en tête de faire mentir le dicton.

— Tu sais que j'ai fait un apprentissage complet en Afrique, il y a quelques années ?

— Puis-je savoir maintenant où sont tes éléphants ?

— Dieu ! que tu n'es pas observateur, Paul. Je viens de te le dire tout à l'heure et tu ne te souviens déjà plus…

— Ah oui ! c'est vrai : le Cirque B. & B.

— C'est mieux ainsi. Mais que j'ai de la peine à t'entraîner convenablement à te servir de la matière grise que tu portes avec toi, dans ta boîte crânienne.

— C'est d'ailleurs pour cet entraînement que je reste à tes côtés. Donc le cirque a retenu tes services comme dompteur d'éléphants… ? Ça va être drôle ? Je te promets de ne pas manquer une représentation.

— Ce n'est pas si comique que cela.

— Je pensais que tu pouvais gagner ta vie autrement.

— Je t'ai dit que tu avais besoin de repos et tu sais que moi-même ai besoin de me soustraire à l'attention publique pendant quelques semaines et comme j'ai pour principe que les foules sont les meilleurs endroits pour se dissimuler, j'ai opté pour le Cirque, car je ne puis réellement plus rester à l'hôtel : c'est trop tranquille.

— Comme ça, tu pars pour le Cirque ? Quand cela ?

— Cette nuit même.

— Tu es vite en affaires !

— Je n'aime pas lambiner.

— Mais tu n'es pas encore engagé… ?

— Mais certainement.

— Montre-moi ton papier du Service Sélectif.

— Tu dois bien savoir qu'il n'est pas question de Service Sélectif avec moi. Je suis au-dessus des institutions de ce genre. Ce n'est bon cette affaire-là que pour fournir des chaises, l'hiver, à ceux qui n'ont pas de logis. Ils viennent passer leurs journées là pour se chauffer.

— Te voilà donc employé de Cirque ! Je te félicite.

— Merci.

— Tu n'as pas eu besoin de références, je suppose ? Tu as simplement dit au directeur : Je suis Guy Verchères, vous savez celui qu'on a susnommé le Gentleman-Cambrioleur, le fameux Verchères, cousin de l'autre nom moins fameux Verchères, qui écrit mes aventures, et aussitôt le directeur s'est empressé de te jeter un maillot et un fouet pour t'amuser avec les bêtes.

— C'est presque comme cela que cela s'est passé. Mais je dois t'avouer que je ferai partie du cirque, incognito. Je m'appelle pour les besoins de la cause : Paul Claveau, dompteur.

— Et ce type existe-il ?

— Naturellement. J'ai beaucoup de capacités, mais je ne crée pas ainsi un homme de but en blanc, qui a des références et des états de services.

— Ainsi tu as rencontré, ce Claveau, l'as fait jaser, puis lui a dit comme ça : Mon vieux, les éléphants sont trop gros pour toi, je vais aller te remplacer, et l'autre t'a remis le fouet et ses papiers ?

— C'est presqu'ainsi. Je lui ai proposé de le remplacer. Je dois d'abord t'avouer que nous nous ressemblons étrangement. Je n'ai qu'à couper ma moustache et je suis certain qu'on n'y verra que du feu.

— Tu vas prendre la place d'un type qui a été avec le cirque pendant des années, des mois au moins et tu te figures que personne ne s'apercevra de la substitution ?

— Tu vas toujours trop vite aux conclusions, toi. C'est un autre de tes défauts.

— Alors que s'est-il passé ? Si tu ne me faisais pas tellement languir aussi.

— Claveau a été engagé par le Cirque cet après-midi et a obtenu la permission de passer la veillée en ville, avant de monter sur le train qui transporte tout le Cirque à Gaspé.

— Tu as payé le salaire de Claveau en avance, je suppose et as ajouté une petite récompense ? C'est pour cela qu'il t'a cédé sa place ?

— Tu commences à raisonner mieux. Je te félicite. Oui, c'est ainsi que je me trouve un membre du Cirque B. & B.

— De toute façon, je te félicite. Tu vas bien figurer avec les éléphants et je suis certain que ton directeur va être enchanté de son acquisition.

— Merci pour le compliment.

— Tu m'enverras des cartes postales de Gaspé et si tu vas à la pêche à la morue dans tes moments de loisirs, fais bien attention

de ne pas t'asseoir sur les hameçons, car ils sont très gros et ça fait réellement mal.

— Je te suis reconnaissant du conseil. Mais tu as beau rire. Comme j'ai besoin de repos, je ne puis réellement trouver de meilleure occasion de passer des vacances.

— Je ne discute plus avec toi et ne te demande qu'une chose, sérieusement.

— Quoi donc ?

— Tu ne pars pas seul pour une expédition aussi intéressante ?

— Certain, je t'en donne ma parole.

— Bonsoir alors. Tu as ma bénédiction.

***

La première fois que je revis Guy, après cette conversation, je m'empressai de le questionner à fond sur son aventure et je m'efforce aujourd'hui de reconstituer les faits, tels qu'ils se sont passés.

02

Guy s'était embarqué avec les autres membres du Cirque et les animaux, ainsi que tout le grément.

Ils arrivèrent dans la soirée suivante à Matapédia et leurs wagons spéciaux, blancs et bleus, furent alors branchés sur la voie qui conduit à Gaspé.

En avant, il y avait les bagages, puis venait le wagon qui servait de quartiers-généraux aux deux propriétaires du Cirque, Conrad Bastien et Gérard Bray.

Les bêtes occupaient ensuite une longue série, puis c'étaient les quartiers du personnel.

Vers les minuit la longue caravane ferroviaire se mettait en marche.

S'il y avait eu une assez grande affluence de curieux, à Matapédia même, pour regarder les bêtes, lors du changement de direction, au cours de la veillée, le train blanc et bleu roulait maintenant dans la nuit déserte.

Guy se trouvait dans le premier wagon qui suivait immédiatement ceux des bêtes.

Il se trouvait être le premier assistant du dompteur en chef et à ce titre il avait à surveiller d'aussi près que possible les animaux féroces.

Comme il était pas mal fatigué, il ne tarda pas à s'endormir quand le train décolla de Matapédia.

Tout le monde était à peu près dans son cas et ce n'est que plus tard qu'on apprit ce qui survint alors.

Une automobile comprenant trois hommes était partie de la jonction ferroviaire, à peu près en même temps que le train.

Environ une heure plus tard, alors que tout reposait à bord, la même automobile longeait la voie ferrée sur la route carrossable.

Comme le train diminuait considérablement sa vitesse pour s'engager dans une courbe prononcée, un des occupants de l'auto sauta sur une plate-forme du train, qui portait deux grandes cages.

Il s'arrêta pendant quelques minutes et fit un travail mystérieux à chacune des cages.

Il passa ensuite à la plate-forme suivante pour répéter le même travail.

Et ce ne fut qu'après avoir fait ainsi le tour de toutes les cages, qu'il sauta par terre et regagna l'automobile qui avait suivi, phares éteints dans la nuit.

***

Il devait n'être pas plus de cinq heures du matin, quand Guy fut éveillé et invité à passer dans le wagon-bureau des propriétaires.

Il augura d'abord quelque chose de mauvais à la suite de cette invitation.

On avait probablement découvert qui il était et la substitution de personnes.

Il se demandait bien ce qui allait lui arriver et songeait déjà au moyen de s'échapper en sûreté.

Peut-être même la police était-elle sur ses traces…

Dans ce cas, il lui faudrait trouver l'occasion de s'éloigner du train en vitesse.

Mais Guy n'est pas nerveux.

Il ne pensa pas un instant manquer le rendez-vous que lui fixaient ses patrons.

Ils l'attendaient tous les deux et il y avait deux hommes en plus.

Cela regardait moins bien.

Ce fut encore bien pis quand Gérald Bray présenta les deux étrangers.

C'étaient Roméo Guy de la Police Montée et Lionel Fortin de l'immigration.

Guy concevait que la Police Montée puisse être intéressée à ses activités et la rencontre qu'il faisait n'était pas pour le rassurer.

Il ne comprenait pas cependant la présence de l'officier d'immigration.

Aussi attendit-il avec curiosité ce qui allait se produire.

Gérald Bray, aussitôt après les présentations, prit une découpure de journal, sur la table, et la présenta à Guy pour qu'il la lise.

Il s'agissait d'une affaire toute nouvelle pour mon cousin.

Un certain monsieur A-1 avait écrit un livre sur les activités au Canada d'un célèbre espion allemand, avant la guerre.

Ce livre avait été publié immédiatement après la déclaration de la guerre et il contenait tellement de précisions, que la Police

Montée et l'Armée en avaient bénéficié largement pour arrêter quantités de sujets ennemis dans le pays.

L'auteur anonyme annonçait également un autre volume, qui devait paraître un peu plus tard.

Le volume traitait des activités des sous-marins allemands dans l'Atlantique et même dans le Golfe Saint-Laurent.

Il était déjà imprimé, mais les autorités militaires avaient demandé à l'auteur de retarder la diffusion du volume, afin d'utiliser les indications précieuses qu'il contenait.

L'article ajoutait même que le fameux auteur possédait en outre d'autres renseignements inédits sur l'espionnage au Canada et aux États-Unis et qu'il était pour les confier aux autorités.

S'il ne l'avait pas fait avant, c'est qu'on ignorait le véritable nom de l'auteur.

Mais on venait de découvrir qu'il s'agissait ni plus ni moins de Conrad Bastien, un des co-propriétaires du Cirque B. & B.

Il n'y avait rien d'étonnant à cela, en effet, car on savait que le fameux Bastien avait parcouru à plusieurs reprises l'Amérique du Nord.

Il avait en outre passé plusieurs années en Europe où comme question de fait, il avait appris son métier de dompteur.

Il connaissait l'Allemagne dans tous ses recoins et parlait sa langue parfaitement.

Guy fut très étonné de la révélation qui venait de lui être faite et se demandait comment il pouvait se faire, lui qui lisait quoti-

diennement les journaux, que cet article lui ait échappé.

Mais il apprit bientôt qu'il s'agissait de la Presse de la veille et il n'avait pas encore eu le temps de la parcourir.

Quand il remit l'article à monsieur Bray, celui-ci ainsi que Conrad Bastien se retirèrent pour laisser Guy seul avec les deux agents.

Ce fut Roméo Guy qui dirigea la conversation.

***

— Il n'y a pas longtemps que vous faites partie du Cirque, Claveau, dit-il, mais nous avons pris des informations sur votre compte.

Guy commençait à trouver que les choses se corsaient.

Il se demandait actuellement si son Claveau ne se serait pas déjà fait remarquer par des activités subversives.

Mais l'officier de la Police Montée poursuivait :

— Je sais que vous avez déjà eu quelques troubles, mais cela n'entache pas votre réputation pour la mission que nous avons à vous confier. Vous avez fait toutes les démarches pour vous enrôler volontairement, dès le début de la guerre et vous avez répété vos efforts tout récemment encore.

Guy jugea qu'il devait ouvrir la bouche une fois de temps en temps.

Aussi tenta-t-il de protester, pour la forme du moins :

— J'ai fait cela, monsieur Guy, parce que je trouvais cela tout naturel. D'après moi, toute personne sans famille devrait au moins faire quelque chose pour combattre nos ennemis. Nous sommes assez heureux d'être restés en dehors du théâtre de la guerre que le moins que nous puissions faire soit de prêter main-forte à ceux qui repoussent l'envahisseur.

— C'est très louable ce que vous dites là, Claveau. Aussi c'est parce que nous connaissions vos dispositions d'esprit que nous avons décidé de vous confier une mission délicate.

Déjà Guy ressentait l'attrait de l'aventure et il se faisait toute oreille pour écouter ce qu'on allait lui proposer.

— Je vais commencer par vous faire une confidence, déclara alors le policier.

— Je vous écoute, monsieur.

— Monsieur Bastien n'est pas l'auteur du fameux livre, c'est-à-dire l'homme qui signe A-1. De plus le second livre annoncé par cet article de journal n'a jamais été écrit.

— Je vous avoue que je ne comprends pas.

— L'auteur du livre est mort, malheureusement d'accident. Mais nous avons fait à monsieur Bastien une proposition qu'il a acceptée. Les renseignements que nous avons puisés dans le livre de A-1 nous ont été très utiles et ont certainement attiré sur l'auteur l'attention des espions ennemis au pays. Or nous avons fait passer dans tous les journaux du pays l'article que vous venez de lire afin de faire croire à nos ennemis que Monsieur Bastien est réellement un homme dangereux pour eux. En un mot nous nous servons de lui pour attirer nos ennemis dans un piège.

— Vous vous servez de monsieur Bastien comme d'un appât, ni plus ni moins…

— C'est bien cela !

— Mais c'est très dangereux, ce jeu-là ! Il va avoir à ses trousses tout ce que l'Axe a d'espions dans le pays.

— Précisément.

— Et moi… ?

— Vous comprenez, n'est-ce pas, que nous avons pris nos mesures pour avoir plusieurs hommes qui surveilleront monsieur Bastien dans chaque endroit qu'il visitera. Mais cela ne serait pas encore suffisant et nous avons pensé à vous pour collaborer à sa sécurité.

— Je suis entièrement à votre disposition. Que dois-je faire ?

— Il faudrait que monsieur Bastien ait un garde du corps, qui ne le quittât jamais. Et nous avons pensé à un membre même de son personnel. Car un étranger attirerait certainement l'attention.

— Je comprends. Vous voudriez que je me tienne entièrement à la disposition de mon patron, afin de pouvoir l'assister en aucun temps ?

— Vous ne devrez pas le perdre de vue, un seul instant. Vous coucherez dans l'anti-chambre de son wagon privé et le suivrez partout.

— C'est bien.

L'officier prit alors un paquet sur la table et le donna à Guy en disant :

— Voici un révolver de calibre .45 avec un étui que vous porterez à l'intérieur de vos vêtements.

Il sortit également une carte, sur laquelle il demanda à Guy de signer son nom.

Il s'agissait d'un laisser-passer de la police montée, qui faisait de Guy un officier spécial du corps aussi longtemps qu'il serait en possession de la carte.

Il ajouta un permis de porter son arme et serrant la main de mon cousin, il lui souhaita bonne chance.

***

Ils étaient encore debout, tous les trois, quand un employé du cirque entra subitement, l'air effaré.

— Monsieur Bastien n'est pas ici ? demanda-t-il.

— Non. Qu'y a-t-il ? demanda à son tour Guy.

— Toutes les bêtes sont sorties de leurs cages et se promènent sur les plate-formes du train.

Sans en attendre plus, l'officier de Police partit à la recherche des patrons.

Heureusement qu'ils n'étaient pas loin.

— Je n'aime pas cette histoire, déclara le Policier. Il y a quelque chose là-dessous.

Conrad Bastien ne perdit pas la tête cependant.

Il fit venir le mécanicien du train et lui ordonna d'abord d'aller le plus vite possible, afin d'empêcher les bêtes de sauter par terre.

Il lui demanda même de ne pas arrêter à aucune gare aussi longtemps que les animaux ne seraient pas renfermés jusqu'au dernier.

Entre temps le dompteur en chef avait été averti et il se tenait maintenant à la disposition de monsieur Bastien.

Vous allez prendre avec vous tous les hommes qui ont de l'expérience en la matière et allez vous munir de toiles pour faire rentrer les bêtes, et cela en commençant par un bout du train.

— Ce sont les tigres et les léopards qui sont les pires, déclara le dompteur. Je crois aussi qu'il y a quelques lions de libres.

— Vous savez comment faire, n'est-ce pas ? Quatre hommes avec une toile assez grande pour donner l'impression d'un mur. Les hommes tiennent la toile devant eux et marchent dans la direction de la bête. Comme elle ne peut souffrir de se voir confiner dans un espace étroit, elle recule et vous la dirigez vers sa cage.

Lui-même allait s'élancer au travail, mais Guy lui expliqua qu'il devait toujours rester en sa compagnie.

L'officier de la Police Montée et son camarade de l'Immigration donnèrent les derniers détails de l'arrangement qu'ils venaient de faire avec mon cousin et monsieur Bastien déclara en riant :

— Voilà maintenant que je deviens important pour qu'on m'assigne un gardien personnel.

— Sans compter un groupe de nos hommes qui seront toujours dans les endroits où vous vous rendrez.

— Si c'est nécessaire, je vais me conformer à vos instructions.

— C'est le meilleur moyen de repérer les espions qui tenteront de vous enlever la vie probablement.

Mais l'heure n'était plus aux conversations et tout le monde sortit pour voir comment on s'en tirait avec les animaux.

Les singes et quelques petites bêtes faciles à manœuvrer, avaient déjà réintégré leurs cages, mais ça n'allait pas aussi vite avec les lions et les tigres.

Mais le dompteur s'en tirait avec adresse.

C'était réellement intéressant de le voir en avant de la toile que tenaient quatre hommes derrière lui, un fouet et un révolver à la main.

Bravement il marchait sur la bête en la fixant de ses yeux dominateurs, tandis que l'espèce de mur blanc derrière lui avançait sur ses talons.

Peu à peu tout redevenait normal.

On fermait hermétiquement les cages et on passait à une autre bête.

Une première inspection permit de constater que toutes les cages avaient été ouvertes.

Il était évident que cela avait été le fait d'un étranger, car les personnes qui faisaient partie de la troupe, étaient au-dessus de tout soupçon.

Mais on n'avait pas fait cela pour rien.

On avait probablement voulu créer une diversion en permettant aux bêtes de s'échapper dans les campagnes.

Pendant le brouhaha qui en résulterait, on s'attaquerait à Conrad Bastien pour l'enlever ou le tuer.

C'était une preuve évidente que les agents de l'Axe l'avaient repéré et étaient déjà à ses trousses.

On recommanda donc à Guy de redoubler de surveillance et les deux officiers fédéraux descendirent du train immédiatement afin de faire enquête dans cette partie du pays.

Il n'y avait déjà plus qu'un gros lion en liberté et les choses n'avaient pas l'air de bien aller pour lui.

Il courait d'un bout à l'autre des plates-formes et le mur blanc était toujours en retard pour le diriger vers sa cage.

Une complication survint bientôt qui aggrava la situation.

Àune traverse à niveau, le mécanicien du train aperçut un camion qui était stationné sur la voie.

Il y avait certainement un accident, car deux hommes, agitaient les bras de façon désespérée pour faire arrêter le train.

Dans les circonstances, il n'y avait pas d'autre chose à faire que de stopper.

Sans révéler son rôle exactement Guy envoya deux hommes de la troupe pour faire enquête sur les occupants du camion.

Ils les ramenèrent bientôt dans le train et Guy examina leurs cartes d'enregistrement national ainsi que les licences du conducteur.

Tout paraissait en ordre cependant et malgré les apparences il décida qu'il n'y avait pas lieu de s'alarmer.

Quelques hommes aidèrent les camionneurs à pousser leur voiture puis le signal du départ fut donné.

Ce fut à ce moment-là qu'on constata que le lion avait sauté à bas du train et courait maintenant dans le champ voisin où il y avait des vaches.

La première qu'il rencontra en devint la victime.

Elle tenta bien de donner un coup ou deux avec ses cornes mais sans grand résultat.

Le lion était de taille et il l'empoigna facilement par le cou pour l'étrangler.

Le dompteur avec deux hommes qui portaient des cordes étaient maintenant dans le champ et discutaient des moyens d'approcher la bête.

Guy avait suivi avec monsieur Bastien.

Ce fut lui qui suggéra de faire venir un de ses cowboys du cirque afin de lui faire attraper le lion au lasso.

Cinq minutes plus tard l'animal était maîtrisé et il ne restait plus qu'à lui faire réintégrer sa cage.

Quand il fut solidement ligoté avec juste un peu de jeu pour lui permettre l'usage des jambes ce ne fut qu'un jeu de le faire

monter à bord.

Conrad Bastien fit une dernière tournée d'inspection avec Guy puis revint à son bureau où il avait convié le fermier propriétaire de la vache.

Il paya comptant la valeur de l'animal sans discuter du prix qu'on lui demandait et qui était passablement exagéré.

Quand il fut de nouveau seul avec Guy dans son bureau, il lui demanda :

— Que pensez-vous de cela, monsieur Claveau ?

— Je n'ai pas la moindre idée.

— Les portes ont été ouvertes par quelqu'un, sans aucun doute ?

— C'est entendu, mais qui ?

Guy n'oubliait pas qu'il était le dernier homme à avoir été engagé et celui qu'on connaissait le moins encore.

Heureusement que la Police Montée avait fait enquête sur le dénommé Claveau et il se retranchait derrière la recommandation qu'on lui avait ainsi donnée.

Mais Conrad Bastien ne fit aucune allusion à lui.

Il reprit donc :

— Ce n'est certainement pas quelqu'un du cirque. Il faut que ce soit un étranger qui ait sauté sur le train dans la nuit et ait fait cela, sans que rien ne révélât sa présence.

— Mais vous ne pensez pas que les bêtes se seraient montrées inquiètes de la présence d'un inconnu ?

— Oh ! elles ont dû faire du tapage, comme toujours, principalement quand elles voyagent et les habitués n'y ont pas porté attention, car ils ont l'oreille faite à cela.

— Alors il doit bien être inutile de rechercher cet homme, car il doit avoir disparu depuis longtemps.

— C'est bien mon impression. Mais je serais bien curieux quand même…

— Il n'y a qu'à attendre et tenter de prévoir ce qui va arriver après.

— Il y a peut-être une autre embûche de dressée quelque part.

— Je n'ai aucun doute là-dessus. Mais soyez tranquille, je vais garder l'œil ouvert.

03

Rien ne survint cependant jusqu'à l'arrivée à Gaspé.

La voie d'évitement où le Chef de gare avait fait avancer les wagons du Cirque pour faire descendre les bêtes et le matériel, était un peu en dehors de la ville.

Conrad Bastien, toujours flanqué de Guy, surveillait le débarquement, dans un coin, à l'écart de la foule.

Soudain un homme, qui portait un uniforme de police s'approcha du directeur et se nomma :

— Je suis le chef de police de Gaspé. Vous êtes bien monsieur Conrad Bastien, n'est-ce pas ?

L'autre le regarda et demanda :

— C'est vrai, je suis bien Bastien, mais comment se fait-il que vous me connaissiez : je ne suis jamais venu par ici ?

— Vous ne savez donc pas que votre portrait est affiché partout par ici et a paru dans les journaux locaux qui ont annoncé l'arrivée de votre Cirque ?

— C'est vrai. Je n'y pensais pas. Mais que puis-je faire pour vous, chef ?

— Je suis venu vous chercher en auto pour vous amener à mon bureau au sujet des formalités à remplir relativement aux exhibitions que vous allez donner ici.

— Je pensais que tout était arrangé au préalable ?

— Nous avons bien vu votre délégué, en effet, mais il faudrait que vous veniez vous-même pour compléter. Cela ne prendra pas de temps d'ailleurs et je vous ramènerai bientôt à vos occupations.

Ils marchèrent alors dans la direction d'une automobile stationnée tout près.

Sur le siège avant, à côté de la place du chauffeur, il y avait un autre policier en uniforme, qui paraissait attendre.

Le Chef présenta son assistant, Frank Maroon et invita Conrad Bastien à monter sur le siège arrière.

C'est alors que Guy intervint :

— J'accompagne monsieur Bastien, dit-il.

— Mais en quel honneur ? demanda le Chef.

Guy montra alors sa carte et expliqua qu'il venait d'être appointé gardien spécial pour son patron, sans spécifier cependant les raisons exactes qui avaient motivé son entrée en fonction.

Le Chef ne dit rien naturellement et pria Guy de monter aux côtés de son patron.

L'auto partit bientôt.

De temps en temps Maroon se tournait en arrière et conversait avec les passagers, tandis que le Chef conduisait.

Maroon avait sur les genoux un imperméable enroulé.

Il questionnait Guy sur ses fonctions, sans paraître trop curieux cependant et celui-ci heureux d'être considéré comme un policier prenait plaisir au jeu.

S'il avait fallu qu'on sache qui il était en réalité…

Lui que la police de toute la province cherchait en ce moment, il venait d'être appointé policier.

Il fut question de choses et d'autres, puis vint la question des armes.

— Vous portez un .45, n'est-ce pas, monsieur Claveau ? demanda Maroon.

— Oui. Vous autres ce sont généralement des .38, je pense ?

— Oui. Tenez…

Et en disant cela, il passait son révolver à Guy qui le prit dans ses mains et le regarda pendant quelques instants.

— Le mien est passablement plus gros, déclara Guy en rendant le .38 et en détachant le sien de son étui pour le faire voir à l'autre.

— C'est vrai, s'exclama aussitôt Maroon ! Une balle de cette arme doit faire un joli trou dans la tête d'un type ?

— Je vous crois…

Et Guy avança la main pour reprendre son arme, mais Maroon l'avait échappée sur le plancher de l'auto en avant et se baissait pour la ramasser.

Quand il se releva cependant, il découvrit une petite mitrailleuse, qui avait été tout le temps enveloppée dans le paletot de pluie.

— Rien ne vous sert de faire le moindre mouvement pour appeler, vous deux, dit Maroon. Nous sommes aux limites de la ville et nous dirigeons en rase campagne.

— Mais je ne comprends pas ? demanda Guy hypocritement, tandis que son patron restait calme, malgré la gravité de la situation.

— Je vais vous expliquer, à vous deux. Il y a des gens qui sont beaucoup intéressés à vous, Bastien. Ils m'ont offert $40,000 si

je vous livre à eux vivant, $20,000 si je ne peux apporter que votre cadavre. Mais comme vous voyez, cela paye encore.

— Vous travaillez pour le compte de l'Allemagne ?

— Actuellement oui. Mais j'ai déjà travaillé pour les Japonais, les Anglais, enfin tout le monde qui paye bien leurs espions.

— Et qu'allez-vous faire de nous ?

— Je n'étais d'abord intéressé qu'à Bastien, mais depuis que vous le suivez partout, vous avez peut-être appris quelque chose d'utile. Dans ce cas j'obtiendrai quelque chose pour vous. Vous faites donc partie de notre voyage.

— Où allons-nous ainsi ?

— Faire un petit tour sur le bord de l'eau.

— Ne me dites pas qu'il y a un bateau allemand dans les environs ?

— Il y a une embarcation, mais ce n'est pas un bateau.

— Je m'en doute pas mal, un sous-marin, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas besoin de vous le cacher, car c'est là que nous nous dirigeons. Encore une fois, je vous le répète, si vous ne faites aucune tentative pour vous échapper, je serai bien doux avec vous, mais au moindre geste, je tire et vous comprendrez que j'aime mieux $20,000 que rien.

Le type avait l'air tellement convaincu que Guy décida qu'il mettrait sa menace à exécution, si nécessaire.

Il décida donc de rester coi et de chercher froidement un moyen de se tirer de cette situation difficile.

Il en avait déjà rencontré d'autres déjà et cela ne l'émouvait pas trop.

Il pensait cependant à monsieur Bastien et cela le piquait considérablement de passer à ses yeux pour un imbécile

Ne venait-il pas inconsidérablement de remettre son révolver aux bandits qui les enlevaient sans difficultés.

Et dire qu'il s'attendait à quelque chose du genre… ?

Il lui fallait se résoudre cependant et attendre tout en cherchant un moyen de s'échapper.

***

Ce fut alors que le bruit d'une explosion se fit entendre.

Conrad Bastien et Guy regardèrent dans la direction d'où venait le bruit, mais ce fut Maroon qui expliqua encore une fois.

— C'est un de mes associés qui vient de faire sauter une petite bombe inoffensive.

— Mais pourquoi ? demanda Guy.

— Il devait faire cela au moment où les éléphants descendaient du train. Cela va créer une commotion et pendant que tout le monde du cirque sera occupé à ramener les animaux, on ne pensera pas à nous et à notre petit voyage. Pas mal, n'est-ce pas ?

Un autre cependant attira bientôt l'attention.

— Entendez-vous, monsieur Bastien, les éléphants ont pris peur et courent maintenant tous ensemble…

— Je crois même qu'ils se dirigent dans notre direction, Claveau. Ils doivent être enragés.

— Mais le pire peut arriver. Ils sont capables de tout détruire sur leur passage.

— Naturellement. Pourvu qu'ils ne tuent personne.

— C'est très dangereux.

Le bruit se rapprochait maintenant et on s'apercevait que les bêtes s'en venaient.

Maroon demanda à son compagnon d'aller plus vite.

Il s'apercevait lui-même du tour que prenait l'aventure et on aurait dit qu'il commençait à craindre quelque chose.

C'était en effet bien vrai.

Au loin, dans la plaine, un nuage de poussière s'élevait vers le ciel.

On ne voyait rien encore, mais ce ne pouvait être autre chose que les éléphants.

La route serpentait, comme toutes les routes dans la Baie des Chaleurs, et on se rapprochait involontairement des bêtes redevenues féroces.

Bientôt elles ne furent plus qu'à quelques verges de l'auto qui ne pouvait aller vite, vu l'état des chemins.

Elles étaient maintenant en avant et on se demandait si elles se lanceraient sur la route.

Il n'était plus temps de retourner et d'un autre côté il n'y aurait pas moyen de passer si elles prenaient la route en avant de l'auto.

Maroon ordonna au chauffeur de redoubler de vitesse, au risque de se casser le cou, et lui-même jeta un œil de côté pour escompter les chances qu'ils avaient de passer en temps.

C'est ce qu'attendait Guy.

La vitre de la portière arrière était ouverte.

Dès qu'il vit que les yeux de Maroon se portaient de l'autre côté, il s'élança à travers sur la route.

La vitesse acquise le fit rouler pendant quelques verges, mais heureusement il n'avait rien de brisé.

D'un autre côté Maroon ne pouvait s'occuper de lui, car il tenait maintenant son arme braquée sur les éléphants, se demandant toujours s'ils pourraient passer.

Conrad Bastien, habitué lui-même au danger, restait impassible.

Guy se releva donc et fit entendre le cri auquel était habitué le vieux Burno, celui qui conduisait tous les autres.

Surpris Burno s'arrêta et regarda Guy.

Allait-il repartir ou obéirait-il ?

En réalité c'était la première fois que Guy avait affaire aux éléphants.

Le dompteur l'avait fait pénétrer dans leurs cages au moment du départ et quand il avait été leur donner leur repas, mais était-ce assez ?

Sans hésiter cependant Guy s'approcha de la grosse bête immobilisée et lui accrochant une oreille, il se hissa sur son cou.

Burno accepta son nouveau maître, ce que voyant les autres attendirent ce que Burno ferait.

Immédiatement Guy donna l'ordre du départ et se mit à la poursuite de l'auto.

La route tremblait sous les pas rapides des bêtes libérées.

L'auto naturellement filait maintenant à trop vive allure pour qu'il soit possible aux bêtes de l'atteindre.

Guy avait un autre plan dans la tête et c'est là-dessus qu'il comptait pour délivrer Conrad Bastien.

Maroon et son acolyte comprirent que la vitesse seule les sauverait.

Aussi prenaient-ils des chances.

Ils arrivèrent ainsi sur le bord de la mer et prirent une petite route, presqu'impratiquable, qui descendait jusqu'à l'eau.

Du haut de son observatoire mobile, Guy aperçut le sous-marin qui venait d'émerger.

Le capot était ouvert et des hommes commençaient à sortir de l'intérieur.

04

Ce fut alors que l'auto s'enfonça subitement dans une ornière d'où il fut impossible au chauffeur de sortir.

Le choc avait fait perdre l'équilibre à Maroon qui échappa sa mitrailleuse.

Conrad Bastien qui attendait son moment, ne perdit pas un instant pour lui asséner un formidable coup de poing sur la mâchoire, qui l'envoya rouler dans le fond de l'auto.

Il resta là où il était tombé et pendant que le chauffeur tentait de sortir un révolver à son tour, monsieur Bastien frappait encore.

L'instant d'après il courait au devant des éléphants.

Les gens du sous-marin ne s'attendaient naturellement pas à la scène qui s'offrait à eux.

Ils restèrent quelques minutes sans savoir que faire.

Ce délai fut assez long pour permettre à Guy de sauter à bas de Burno et s'emparer de la mitrailleuse de Maroon.

En un instant les cinq ou six hommes qui étaient déjà descendus du sous-marin, furent couchés, sous les balles de Guy.

Conrad Bastien s'était emparé du révolver de Guy et tous deux s'avancèrent vers le sous-marin.

Comme les hommes qui restaient à l'intérieur ignoraient encore ce qui s'était passé en dehors, ils continuèrent à monter et au fur et à mesure qu'ils apparaissaient, ils étaient cueillis par Guy et son patron.

Celui-ci entreprit de les ligoter pendant que Guy les tenait en respect.

Déjà des autos contenant de véritables policiers cette fois arrivèrent à leur rescousse.

L'officier de la Police Montée qui était parvenu à Gaspé sur les entrefaites, prit charge de la situation.

Avec Guy et Conrad Bastien ils descendit dans la cabine du commandant du sous-marin.

Comme ils regardaient les documents éparpillés sur une table, Conrad Bastien s'écria soudain :

— Ah ! les misérables ! Ils sont en route pour torpiller un convoi dans l'entrée du Golfe.

— Comment savez-vous ? demanda le policier.

— J'ai vécu en Allemagne moi-même assez longtemps pour posséder la langue passablement bien.

— Et vous venez de lire quelque chose de relatif à cela, je suppose ?

— Il y a ici un ordre qui ne laisse aucun doute à cet effet.

— Ce sous-marin dirige une flottille de quatre autres qui doivent attaquer un convoi un peu en haut de Gaspé cette nuit. Les autres doivent être dans les environs. Au large naturellement.

— Qu'allons-nous faire ? J'espère que j'aurai le temps d'avertir les officiers de l'aviation afin de faire repérer les sous-marins.

Ce fut alors que Guy intervint.

— Me permettriez-vous une remarque, messieurs ? demanda-t-il.

— Mais certainement, répondit le policier. Nous savons d'ailleurs que vous avez beaucoup de présence d'esprit et de bravoure pour avoir fait ce que vous venez de faire.

— Ne craignez-vous pas que les autres sous-marins ne se doutent de quelque chose s'ils ne voient pas revenir leur commandant aussitôt ? Ils sont au courant naturellement qu'il est venu chercher quelqu'un sur le rivage. Mais il ne pouvait s'absenter longtemps ainsi et monter à la surface dans un endroit où il serait immédiatement aperçu par notre aviation.

— Votre remarque est pleine de bon sens, admit l'officier, mais je me demande bien ce que nous pourrions faire dans les circonstances…

Conrad Bastien suggéra à son tour :

— Je crois que je parle assez bien l'allemand pour utiliser le radio du bord et donner des ordres aux autres sous-marins. Nous pourrions peut-être les faire venir par ici.

— C'est une idée ! admit le policier. Qu'en pensez-vous, Claveau ?

— Il faudrait faire retourner les bêtes et les autos et nous cacher à l'intérieur de notre sous-marin capturé, puis trouver un moyen d'opérer sans trop de danger.

— Convions les sous-marins par ici et ordonnons-leur de monter à la surface, ajouta Bastien.

— Mais il faudrait une raison pour cela ?

— Supposons que nous voulons embarquer des prisonniers à bord. Si nous en avions pris plus que nous nous attendions, nous voudrions bien les répartir sur tous les submersibles…

— C'est très bien, cela ! de s'exclamer Guy. Revêtons les costumes des membres de l'équipage et habillons ainsi d'autres policiers. Nous nous tiendrons prêts à l'attaque ensuite.

En quelques minutes les autres policiers furent costumés en marins allemands, tandis que les véritables allemands étaient chargés à bord d'autos qui prirent la direction de Gaspé.

Le Chef des dompteurs était déjà en marche avec les éléphants dans la direction de la ville.

Àl'aide des cartes et des notes, Conrad Bastien repéra la position des autres sous-marins.

Un policier qui s'y connaissait en radio ajusta le petit poste émetteur du sous-marin et l'ordre d'approcher fut transmis.

Le directeur du cirque s'était préparé et ne parla pas longtemps.

Tout parut bien aller et on attendit avec impatience ce qui allait survenir.

Environ une demi-heure après le message radiophonique, on vît apparaître une première tache noire au-dessus de l'eau.

— Ils n'arrivent pas tous ensemble, fit remarquer le policier. Nous sommes chanceux.

Il donna des ordres en conséquence et aussitôt trois policiers, des mitrailleuses derrière le dos se postèrent sur le pont.

Le sous-marin s'approcha sans défiance et vint jeter ses amarres auprès du premier.

Dès que le capot s'ouvrit cependant pour laisser monter le commandant, les faux marins allemands du premier sous-marin, braquèrent leurs armes sur les arrivants et comme pour la première fois, tout le monde fut bientôt mis hors d'état de nuire.

Une heure plus tard le troisième sous-marin faisait son apparition et on répéta le même manège à son égard.

Avant le commencement de la soirée, les cinq sous-marins était saisis et leurs équipages mis hors d'état de nuire.

05

Guy venait d'achever le récit de ces aventures et il avait l'air très satisfait de lui-même.

Il y avait encore cependant quelques points qui demandaient d'être éclaircis.

Comme il ne parlait plus, je demandai :

— Tu as dû être décoré pour ton haut fait ? Où est ta médaille ?

— Tu sais que je n'aime pas la publicité. Je suis modeste et ce que les gens savent de moi, c'est dû à toi seulement. Je te laisse barbouiller du papier à mon sujet que je sais que cela te fait plaisir. Autrement, je t'assure bien que je préférerais rester dans l'obscurité.

— Cela ne me dit cependant pas comment l'histoire a fini…

— J'ai été décoré, en effet, si tu veux le savoir. Mais n'oublie pas que je m'appelais alors Paul Claveau et que je ne puis décemment pas extérioriser mon mérite.

— Pauvre Claveau. Lorsqu'il lira à son sujet, il va certainement être fier…

— Ce n'est pas tout : on m'a même offert d'entrer dans quelque service de contre-espionnage…

— Il ne manquerait plus que cela. Guy Verchères dans la police maintenant… !

— Pourquoi pas ? J'ai fait ma part dans cette affaire…

— Je te crois, mais tout de même…

— Dis-moi ce qu'il y avait de répréhensible dans tout cela ?

— Dans cette affaire, je suis d'accord. Car tu me parais être un perdant, ni plus ni moins. Tu n'as absolument rien fait…

— Que veux-tu dire par là ?'

— L'argent, tête de pioche ! Tu le savais bien ce que je voulais dire ? Tu as complètement manqué ton coup.

— Ne t'avais-je pas annoncé que je partais faire une promenade de repos ?

— Quand tu dis cela, j'en prends ce que je veux, tu sais. Tu partais soi-disant pour te reposer, mais je sais bien va, que tu avais quelque plan en tête.

— En effet, je voulais bien gagner mes dépenses et faire ensuite un certain bénéfice.

— Et tu es revenu avec une médaille que tu ne peux porter et c'est tout.

— Je me soucie peu des médailles ; Cela ne fait pas vivre, tu sais. Il faut être plus pratique, Paul.

— Cette fois cependant tu ne l'as pas été.

Changeant brusquement — en aparence du moins — de sujet, il me demanda :

— Toi qui sais tout. Tu es au courant de l'état du change américain ?

— Oui, pourquoi ?

— Pourrais-tu figurer combien $225,000 en argent américain ferait en argent canadien ?

— Oui, mais qu'est-ce que tu es à figurer encore, si je puis te le demander ?

— Je voudrais tout simplement savoir comment cela ferait.

— Ne trouves-tu pas qu'avant de faire des calculs, il serait plus sage d'avoir l'argent sous la main. Ainsi on est certain de ne pas perdre son temps ?

— Tu es certainement un homme rempli de prudence et je t'approuve, Paul. Veux-tu m'excuser, un moment, s'il vous plaît ?

Sans attendre ma réponse, naturellement, il passa dans sa chambre et revint au bout de quelques instants, avec une petite malle à la main.

Elle était faite de cuir solide et paraissait contenir quelque chose de précieux, car il y avait un solide fermoir à clef.

— Sans mot dire, il ouvrit la mallette et en renversa le contenu sur la table.

C'était des billets de banque américains de toutes les dénominations possibles, jusqu'à $100 seulement.

Mais il y en avait.

— Ne te fatigue pas à compter, dit-il, il y en a pour la somme que je t'ai mentionnée tout à l'heure.

J'étais surpris naturellement et réalisais que comme toujours, il aurait le dernier mot de l'histoire.

Ma curiosité l'emportant, je demandai, au risque de m'attirer son ironie :

— C'est le montant que le Gouvernement t'a payé pour la capture des sous-marins ? Mais comment se fait-il que les fonds soient américains ?

— Tu comprends la moitié de ce qui est arrivé seulement, mon vieux Paul. Cette somme représente en effet la récompense de mon travail et de mes efforts mais ce n'est pas exactement le Gouvernement qui me l'a donnée.

— Non ? Et qui donc ?

— Je l'ai prise.

— Ah ! en paiement, tu as dévalisé une banque, je suppose ?

— Pas exactement. Mais puisque tu ne comprends pas plus que cela, je vais t'expliquer.

— Ce sera mieux ainsi.

— Tu sais que ces cinq sous-marins allemands étaient dans les eaux américaines ?

— Oui, puisque tu me l'as dit.

— Il fallait qu'ils se ravitaillent en quelque part pour pouvoir opérer.

— Je te le concède encore.

— Cela coûte de l'argent pour acheter des vivres et du pétrole.

— Je commence à comprendre. Il s'agit de la caisse des sous-marins…

— Comme tu es intelligent soudain. Tu as trouvé cela tout seul ?

— Je me fiche bien du ridicule et continue mes questions, Guy. Raconte…

— Quand j'ai vu que personne ne s'occupait du côté argent de l'affaire, je me suis servi de ma tête.

— Tu t'es dit que ces sous-marins avaient certainement de l'argent et tu as cherché.

— Tu vois juste. Comme le héros dans l'histoire, j'avais accès à la prise et je pouvais aller fouiller à mon aise.

— Mais comment se fait-il que les autorités n'aient pas pensé en faire autant ?

— Ils y ont pensé, au contraire.

— Mais tu as trouvé le premier… ?

— Il y a un petit détail qu'il faut que je te dise maintenant.

— Quoi donc ?

— L'argent n'était pas à bord, c'est pourquoi on ne pouvait rien trouver là.

— C'était en effet une bonne raison. Mais où était-il ?

— J'ai commencé par agir comme tu aurais fait toi-même. J'ai cherché, tandis que les policiers cherchaient également. C'est alors que je me suis servi de ma tête. C'est d'ailleurs là que je diffère de la police.

— Tu es si intelligent…

— C'est vrai. Je te remercie du compliment.

Guy a toujours été comme cela. Il n'est pas vaniteux, n'aime pas à se vanter d'un exploit, mais il aime toujours à ce qu'on reconnaisse que son pouvoir de déduction est hors ligne.

Ce qu'il y a de plus drôle, c'est que c'est vrai.

Comme il ne paraissait pas entrer immédiatement dans l'explication que je brûlais d'entendre, je poursuivis :

— Où donc as-tu trouvé l'argent ?

— Je me suis dis premièrement qu'il en fallait. Or si il n'était pas dans les sous-marins, il devait être ailleurs.

— C'est un peu une vérité de La Palisse.

— Après coup, c'est facile à dire, mais j'ai cependant été le seul à y penser.

— Et tu as cherché ailleurs pour trouver tout de suite comme cela ? Tu ne me diras pas tout de même qu'on est venu te le porter ?

— Presque.

— Qui ça ?

— Une des plus jolies jeunes filles que je n'aie jamais vue.

— Il me semblait qu'il devait y avoir l'élément féminin dans l'affaire. Ça ne pouvait manquer. Quand la jeune fille a su que tu étais un héros, elle a voulu te récompenser, sachant qu'elle ne pourrait elle-même utiliser tout cet argent…

— Tu exagères toujours. Il a fallu que je la trouve pour commencer.

— Comment as-tu pu bien faire ?

— En partant du principe qu'il fallait de l'argent pour les sous-marins et que quelqu'un devait l'avoir, j'ai regardé autour de moi.

— Et tu as vu une jeune fille qui avait l'air au service de l'Axe ?

— Oh non ! Je t'assure que ce n'est pas aussi facile que cela. J'ai fait la revue des étrangers actuellement dans les hôtels de Gaspé. Soudain, j'ai réalisé qu'il n'y avait qu'une jeune fille qui ne paraissait pas être là juste pour s'amuser. D'ailleurs, elle n'avait pas de traces apparentes. Je me suis donc dit que si elle avait pris soin de cacher ses antécédents, c'était pour quelque chose.

— Alors tu lui as demandé l'argent ?

— J'ai commencé par la surveiller. L'effet de la saisie des sous-marins a été terrible sur elle-même. Elle s'est mise à téléphoner par longue distance, aux États-Unis et à Montréal. Cela m'a rendu soupçonneux et c'est ainsi que j'ai appris qu'elle ne pouvait être autre que la personne que je cherchais.

Guy était maintenant lancé dans son sujet et je savais qu'il n'arrêterait pas tant qu'il ne l'aurait pas épuisé.

Je le laissai donc parler et m'expliquer dans le détail tout ce qui s'était passé.

Pour rendre son récit plus vivant, je tenterai de décrire l'aventure.

***

Après l'affaire de la saisie des ennemis, les principaux membres de la troupe B. & B., ainsi que les policiers s'installèrent dans un grand hôtel de la Reine de la Gaspésie.

Guy naturellement, faisait partie du groupe.

Sous le nom de Claveau, il était le héros du jour.

Comme il a toujours été pratique, il s'est aussitôt décidé de profiter de ses entrées libres partout pour rechercher l'argent qu'il savait devoir servir aux espions allemands, ainsi qu'à l'entretien des sous-marins.

Quand il eut repéré la jeune fille en question, il s'arrangea pour en faire la connaissance.

Comme elle paraissait en congé là-bas et vivait au même hôtel que lui, ce lui fut chose relativement facile.

Elle était assez intelligente naturellement pour savoir que Claveau avait une idée arrêtée en s'attachant à ses pas, en qualité de chevalier servant.

D'un autre côté, comme elle ne voulait pas laisser prise aux soupçons en redoutant la présence de Claveau, elle le laissa tourner autour d'elle et l'encouragea même.

Il comprit immédiatement son jeu, tandis qu'il n'avait aucun doute qu'elle sut également le fond de ses intentions.

Àpartir de ce moment ce fut une joute entre eux dont l'enjeu était de savoir comment longtemps elle tiendrait ou combien de temps s'écoulerait avant que Guy ne se lassât.

Il faut dire qu'il est expert à ces sortes de match et que plus les difficultés s'accumulent, plus il met d'ardeur à les trancher.

Chaque fois qu'elle l'invitait à prendre le thé dans ses appartements, à l'hôtel, il faisait l'impossible pour inventorier la place afin de trouver l'endroit où elle pouvait bien cacher son trésor.

De son côté on aurait dit qu'elle ne manquait aucune occasion de le laisser seul dans sa luxueuse suite.

Chaque fois qu'il se trouvait là en effet, elle recevait un téléphone et devait s'excuser auprès de lui pour quelques minutes.

Pendant son absence, il cherchait et pensait. Mais jamais sans rien trouver.

Au bout de la troisième occasion, la lumière se fit subitement dans son esprit.

Si elle lui permettait ainsi de faire des fouilles continues, c'est qu'elle n'avait pas peur.

Si elle n'avait pas peur, c'est que l'argent ne se trouvait pas là.

Alors elle l'avait caché ailleurs…

Àmoins qu'elle n'eût un confédéré…

Il donna le change en paraissant être intéressé à fouiller encore dans ses appartements.

Croyant qu'elle avait affaire à un type stupide, elle devint moins prudente au sujet de ses allées et venues.

— C'est ainsi qu'un jour, comme Guy s'extasiait devant la collection de records de gramophone qu'elle possédait, elle lui dit :

— Puisque vous aimez autant la musique, monsieur Claveau, je vais vous laisser une clef de ma chambre quand je ne serai pas ici. Vous pourrez ainsi y venir faire jouer les morceaux que vous aimez tant ?

— Vous êtes bien bonne, mademoiselle, répondit-il. Je ne sais comment je pourrai vous rendre la réciproque.

— On ne sait jamais, continua-t-elle. Je pourrai avoir besoin de votre bonne obligeance, plus tard.

— Je serai toujours à votre service, mademoiselle.

***

Guy fit donc semblant de s'intéresser considérablement aux appartements de la jeune fille, lorsqu'elle n'était pas là.

De son côté, elle s'arrangeait pour lui faire comprendre combien de temps elle serait absente, chaque fois qu'elle s'éloignait de l'hôtel.

C'est ainsi qu'il apprit qu'elle se rendait tous les deux jours à Percé pour visiter des amis qu'elle s'était faits là-bas.

Cette régularité impressionna beaucoup Guy.

Il comprit tout de suite que le secret devait être dans cette direction.

Il enquêta donc sans rien laisser voir.

De prime abord son désappointement fut grand de réaliser qu'elle allait en effet visiter des gens exempts de tout soupçon.

Il y avait deux jeunes filles de son âge dans cette famille et chaque fois qu'elle allait à Percé c'était pour leur rendre visite.

Mais comme aucune autre démarche de l'étrangère n'avait échappé à son inquisition et que rien dans les alentours de Gaspé n'avait l'air louche, Guy décida que les voyages à Percé signifiaient quelque chose, même si elle avait toujours une bonne raison pour les faire.

Il s'arrangea donc pour simuler un faux départ, une bonne journée, et annonça à qui voulait l'entendre qu'il partait pour Québec par le train.

Il prit effectivement le train et passa tout droit à Percé, pour le cas où on aurait fait enquête.

Il savait qu'il avait affaires à une personne très intelligente, qui avait percé son jeu depuis longtemps et se tenait toujours sur ses gardes.

C'est donc pour cela que Guy se rendit à Matapédia, prit le souper à l'hôtel Restigouche, disant à qui voulait l'entendre qu'il se rendait à Québec.

Il prit même l'Océan Limitée le même soir en direction de la Capitale.

Mais il descendit du train au premier arrêt et trouva une voiture pour le ramener nuitamment à Percé.

Là il avait eu le temps de changer de vêtements et de s'ajuster une petite moustache noire qui le changeait complètement d'aspect.

Il prit une chambre pour une semaine dans une pension, expliquant qu'il venait de Montréal pour passer sa semaine de vacances à Percé, qu'il était censé voir pour la première fois.

Il se fit passer pour un petit commis dans une maison de courtage et connaissait assez de la ligne pour en parler.

Il témoigna d'une tranquillité et d'une médiocrité telles que personne n'aurait pu soupçonner la vérité.

Le lendemain de son installation dans sa pension, il aperçut le coupé sport de la jeune fille.

Elle était venue rendre visite à ses amies comme elle le faisait tous les deux jours.

Guy s'attacha à ses pas, comme il sait si bien le faire.

Elle ne rencontra personne de louche cependant et il se demandait si dans le fond il n'était pas sur une fausse piste.

Après le dîner, le même soir, il fut assez habile pour savoir qu'elle prenait congé et s'en retournait coucher à Gaspé.

Àbicyclette il suivit le coupé qui filait lentement vers la sortie de la petite ville.

Ce fut là que les choses commencèrent à devenir intéressantes.

Elle n'alla pas loin dans la campagne.

S'arrêtant près d'une cabane de pêcheur abandonnée, elle dissimula son auto derrière et descendit sur la grève déserte.

Un bruit de moteur bientôt révéla qu'elle partait en canot automobile.

Guy commença à se reprocher de n'avoir pas prévu telle éventualité et remonta aussitôt sur sa bécane pour revenir à Percé.

Àun moment cependant où il longeait la rive, il reconnut le tap-tap du moteur de la jeune fille.

Sans aucun doute maintenant elle se dirigeait vers l'île Bonaventure.

Qu'allait-elle faire là ?

Allait-elle y rencontrer quelqu'un ou vérifier quelque chose ?

Il devait y avoir d'autres sous-marins dans les environs et elle allait leur rendre visite ou du moins les attendre.

C'est pour cela qu'elle s'était fait des amies à Percé même.

Sous prétexte d'aller les visiter, elle s'arrangeait pour prendre une heure ou deux de plus et occupait cet entr'acte à des besognes secrètes.

Parvenu à Percé, Guy parvint à louer une petite barque de pêcheurs.

Son insistance pouvait paraître étrange aux yeux des intéressés, mais il n'y avait pas de temps à perdre et Guy était décidé à en finir avec cela.

Il partit donc à son tour et mit le cap sur l'île.

Le fait qu'il voyageait ainsi dans une barque de pêcheur ne donna aucun soupçon aux touristes ou aux autres pêcheurs qu'il rencontra en chemin.

Il avait revêtu un chandail et tous les atours d'un homme du métier.

L'espionne elle-même, si réellement elle en était une, n'y verrait que du feu.

Donc après avoir fait le tour de l'île, il repéra dans une petite crique le canot inoccupé dans le moment.

Faisant taire son moteur et utilisant uniquement sa voile, il parvint après une bonne demi-heure d'efforts d'approcher du canot.

Il descendait sur le rivage, quand il entendit une voix qu'il connaissait bien, le narguer :

C'était la jeune fille qui parlait, il ne savait même pas d'où :

— Bienvenue, monsieur Guy Verchères.

Il fut d'abord tellement surpris qu'il ne put répondre.

Et l'autre continua :

— Je vous surprends donc tellement, mon cher monsieur.

Guy avait eu le temps de se reprendre et voulait maintenant continuer la conversation, tout en se tenant à l'abri, derrière une roche.

Il savait que la fin de la partie se jouait en ce moment-là et s'attendait à un échange non seulement de paroles, mais aussi de balles.

— Je ne savais pas que vous étiez aussi bien renseignée sur mon compte, répondit-il d'une voix pondérée.

— Puisque nous en sommes au dénouement, je puis bien vous dire que de mon côté j'ai fait enquête sur vous et ai découvert le véritable Paul Claveau.

— Vous ne me dites pas ?

— Où est-il donc dans le moment ?

— À six pieds sous terre.

— Vous l'avez donc tué ?

— Il le fallait pour qu'il ne parlât pas de vous.

— Vous aviez donc décidé de m'aider dans mon entreprise ?

— Ne soyez pas trop sûr de votre affaire. Quand j'ai réalisé à qui j'avais affaires, j'ai pensé que vous ne me vouliez rien de bon. Aussi me suis-je permis ce soir de vous amener dans un petit piège qui mettra fin à vos activités, et pour longtemps…

— Vous avez donc résolu de me faire subir le même sort qu'à Claveau ?

— Il le faut bien, puisque vous êtes réellement trop indiscret.

— Dommage.

— Ce n'est pas de ma faute. Vous n'aviez qu'à vous mêler de ce qui vous regarde.

— Je regrette.

— Trop tard. D'ailleurs en pensant être bien fin, vous m'avez grandement facilité la besogne.

— Comment donc ?

— Votre départ simulé pour Québec. Le fait d'avoir pris le train pour la vieille capitale, vont écarter les soupçons de ce côté.

Guy ne parlait plus maintenant que pour se donner le temps de réfléchir en même temps.

Premièrement il tentait de localiser son adversaire et n'y parvenait pas dans la nuit.

La voix lui semblait venir de tout près de lui et cela lui semblait une absurdité.

Elle ne serait pas restée ainsi à la portée de son bras et surtout du révolver qu'il tenait maintenant à la main.

Tout à coup il entendit un petit déclic significatif et aurait voulu s'éclater de rire, car il venait de réaliser ce qui se passait en réalité.

Àce moment de son récit, ma curiosité était tellement émoussée, que je me permis de l'interrompre pour le questionner :

— Tu avais réalisé par ce déclic qu'elle venait d'armer un révolver, et c'est cela qui te l'a fait repérer, je suppose ?

— Loin de là. Il n'était pas question de révolver.

— Quoi donc ?

— J'étais en présence d'un petit haut-parleur de radio et c'était de là que venait la voix.

— Tu n'as pas envie de me dire qu'elle avait fait installer cela uniquement pour toi ?

— Non, c'était probablement pour entendre certains signaux venant de cet endroit, sans se faire voir.

— Mais le déclic ?

— Tu ne connais pas grand chose, Paul, C'est justement la raison pourquoi tu ne feras jamais grand chose d'extraordinaire.

— On ne peut tous avoir une science universelle.

— Il faut se renseigner sur tout quand même, quand on veut faire son chemin dans la vie.

— Tu n'as toujours bien pas encore satisfait ma curiosité.

— Je t'ai déjà dit que je me trouvais en présence d'un haut parleur dissimulé dans les herbages, sur la côte. Le bruit que je venais d'entendre venait de l'endroit d'où était la jeune fille. C'était un changement de connections. Quand elle me parlait, elle ouvrait son microphone et quand elle attendait ma réponse, elle faisait l'inverse.

— Était-elle loin de toi ?

— Passablement. Environ un quart de mille.

— Comment as-tu fait pour la surprendre alors. Car si tu ne l'avais pas fait, c'est elle qui serait venue à bout de toi ?

— Tu as raison sur ce point. Après m'être assuré que nous conversions à l'aide d'un microphone et d'un haut-parleur, je me mis en frais de découvrir l'appareil qui se trouvait près de moi. Ce ne fut pas long et mis la main dessus. Le gardant dans une main, avec l'autre je suivis le fil qui conduisait à la jeune fille.

— Pas mal imaginé. Mais quand tu avançais ainsi, elle a dû s'apercevoir que tu ne parlais plus dans le microphone ?

— Tu dois t'imaginer que je gardais toujours le microphone avec moi en marchant. Elle avait donc toujours l'illusion que j'étais en bas de la côte.

— Finalement quand tu l'as approchée, elle a dû te voir. Car elle te surveillait sans doute ?

— J'ai réussi à la repérer de loin et ne me suis pas approché d'elle par en avant. Je l'ai contournée et l'ai pris par surprise, par en arrière.

— Et tu l'as tuée froidement… ?

— Je n'aurais pu faire cela. J'avais simplement l'intention de la livrer à la police, mais pendant que je m'acharnais à la ligoter elle a réussi à me déjouer et à retirer une pastille de sa bourse avec laquelle elle s'est empoisonnée.

— Pauvre petite !

— Enfin ce n'est pas de ma faute.

— Et tu as trouvé l'argent sur les lieux ?

— Je n'ai pas eu de misère. Il y avait là son installation radiophonique et même un appareil à ondes courtes qui pouvait expédier des messages et en recevoir.

— Tu n'as pas dû t'attarder longtemps au radio cependant ?

— Non. Il y avait une petite grotte qui abritait tout cela et deux minutes seulement me suffirent à découvrir un petit coffre-fort.

— On avait pris des précautions ?

— Oh ! la serrure n'a pas été dure à ouvrir. Le coffre ne servait qu'à protéger l'argent contre l'humidité.

— Qu'as-tu fait alors ?

— Je suis revenu sur la rive avec le contenu du coffre et ai envoyé une note anonyme à la police pour lui dire d'aller fouiller l'île à un endroit désigné.

Guy devenait donc de plus en plus honnête.

***

Il venait d'aider son pays et se contentait de se faire payer par l'Allemagne.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%89l%C3%A9phants_vs_Espions. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.